

Le Radeau de La Muse

« On peut l'éviter. »

Les planches rosies par le coucher du soleil craquent. Sur le pont supérieur, une ombre trépigne, agacée par l'apathie qui pétrifie son bateau. Elle martèle le sol, grogne et brise le silence paisible qui règne sur la mer.

« On peut l'éviter ! Josse, va dire aux gars de se bouger ! Qu'ils ouvrent les sabords, préparent les canons et affûtent un peu leur vue ! »

L'homme fait claquer sa langue pour masquer l'absence de vent et oublier l'immobilité qui fait taire les voiles. L'eau qui s'abîme contre la coque a des airs de baiser. Pas de brise, pas de vagues, pas de bras pour s'échapper. Ils sont tous coincés.

« Greffin ! Que les rats qui se terrent dans la cale remontent. On a besoin d'hommes ici. Quand ce sera fait, va donc donner un coup de main à l'imbécile qui trône là-haut. J'ai besoin d'un gaillard compétent pour savoir ce qui se passe ! »

Autour du galion, la mer est en feu. Elle est bleue, orange, violette ; transformée par le crépuscule qui la défigure et la change en un tableau étincelant. Le soleil s'en va et brouille les perceptions. Les couleurs aveuglantes des derniers rayons transforment les corps en silhouettes noirâtres qu'on a du mal à identifier. Et pourtant... aucun doute n'est possible.

Là-bas, juste en face, il y a un autre bateau.

Il a les voiles crevées, deux mâts effondrés, la poulaine déchiquetée... Mais il avance. Sans vent. Sans rames. Sans équipage apparent. Il avance.

Et il fonce droit sur eux.

« Qu'on me dise où se trouvent les hommes sur ce foutu rafiot et qu'on se prépare à les bombarder dès qu'ils seront à portée ! »

Une large traînée d'eau s'est formée dans le sillage du capitaine. Sueur et salive s'y entremêlent. Il a beau pester, vociférer, gesticuler dans tous les sens, impossible de masquer la vérité : il n'est qu'un homme. Et comme tous les hommes, il crève de peur.

« Josse ! Mon artillerie, elle arrive aujourd'hui ou dans trois semaines ? Et mes marins, ils comptent me rejoindre un jour ou ils ont déjà sauté par-dessus bord comme des lâches ? Greffin ! »

Les portes du château arrière restent closes et les barreaux des échelles endormis. Malgré l'urgence qui fait vibrer la voix du capitaine, rien ne bouge.

« Greffin... Josse... »

Le désarroi qui transperce son visage est illuminé par la lueur tamisée du crépuscule qui s'installe. Un frisson dresse les poils clairs de ses bras et le glace ; la réalité le rattrape enfin et lui déchire la gorge. Il peine à respirer. Ses genoux chancelent et se fracassent contre le pont.

Comment a-t-il pu oublier ? Sur son gros bateau de bois et de cordes, il n'y a ni officiers ni matelots. Personne n'a voulu l'accompagner. Personne n'est là pour l'aider. Il est tout seul... Et il l'a toujours été.

Ou presque.

« C'est moi qu'il est venu chercher. Si tu ne fais pas de bruit, il te laissera tranquille. »

Deux longs bras blancs sont posés sur le garde-corps desséché. Elle est là, depuis le début, à l'observer tête penchée. Sa queue couverte d'écailles fait crisser le teck goudronné de la coque et ses yeux s'abîment dans les siens. Elle sourit.

« Tu m'avais oubliée, moi aussi ? »

Elle tend une main aux ongles aussi bleus que la mer et lui commande d'approcher. Les coquillages qui dorment sur la peau de ses bras et de son visage brillent sous le soleil orangé et éblouissent le capitaine. Il lui tombe dans les bras. Apaisé mais toujours inquiet. Il marmonne un « *Pardon* » fluet au creux de son cou et aspire un peu de son courage. Quand il se retourne, il ne tremble plus.

Le bateau brisé s'est rapproché. Curieusement, il a l'air encore plus tangible sous les ombres naissantes du soir. Ses voiles carrées mangées par le temps ondulent lascivement et sa cloche en bronze chuchote des notes désagréables. Un drapeau loqueteux serpente au bout d'un mât dévasté. Une lueur verdâtre déborde des fenêtres fracassées et éclaire faiblement le pont supérieur.

Dans le dos du capitaine, la sirène murmure.

« Tu le vois ? »

Oui. Il le voit, et il l'entend. Errant au centre du galion vétuste, il y a un homme. Sa silhouette tranche avec l'émeraude fantomatique des lanternes. Il boîte en tournant en rond sur son vieux pont mangé par les mites et hurle comme un damné. Rien de ce qu'il dit n'a de sens : il ne fait que vomir des insultes comme certains dégoûteraient leurs tripes après une nuit de beuverie.

« Il fonce droit sur nous. C'est très courageux de vouloir lui faire peur, mais je ne pense pas que cela marchera. Et puis... Qu'est-ce que tu pourrais bien faire tout seul, de toute façon ? »

— Je ne suis pas seul, réplique l'homme. Tu peux m'aider. On peut prendre une embarcation, ramer, essayer de s'enfuir. Le soleil s'est couché. Si on s'en va maintenant, il ne nous verra pas. »

Sous ses pieds, le bateau tremble. Un vent singulier s'est levé. Il ne gonfle pas les voiles et ne fait pas avancer l'embarcation d'un centimètre, et pourtant, il met à mal l'équilibre du capitaine. A l'ouest, à l'est, partout, les rafales hurlent, le giflent et l'ébranlent. Elles sont enragées, révoltées, chargées d'odeurs qui lui soulèvent le cœur... Et elles ne semblent toucher que lui.

La jeune sirène crie.

« Il arrive ! C'est moi qu'il veut. Va te cacher ! »

Ses deux bras frêles repoussent les épaules de l'homme. Sans haine, sans colère, mais avec une détermination si grande qu'il en chancelle. Les bourrasques achèvent ce que la jeune femme a commencé et fauchent les jambes du capitaine. Il s'insurge, proteste... Mais rien n'y fait. Le vent le traîne ; il glisse sur le pont comme si une force invisible lui tirait les chevilles.

« Cache-toi ! Anselme, *cache-toi* ! »

Un choc sourd fait vibrer le bois. Ca y est. Le bateau fantôme est là. Les pas lourds de l'inconnu qui braille se rapprochent dangereusement. Tout le monde s'égosille. Lui. La sirène. Anselme.

Le capitaine s'arrache les ongles sur les planches en tentant de résister à la tempête qui l'emporte. Sans succès. Son visage heurte un tonneau et sa vision se brouille. Les vagissements des deux autres lui emplissent les oreilles. Il ne voit plus que du noir, qui se rapproche... Rapproche...

Ses yeux roulent dans leurs orbites.

Il s'évanouit.

Le monde disparaît... Et le brouillard se lève.

« Il est où ? »

Ici aussi, il fait noir.

« *Il est où ?!* »

Ici aussi, les gens crient.

« *Tu vas répondre ?!* »

Les murs de la chambre croulent sous des dizaines de posters. On aperçoit des plans jaunis par le soleil, des photographies aux couleurs diluées et des frises chronologiques racontant des légendes du passé. Dans un coin, une longue-vue en plastique prend la poussière sous l'œil acéré d'un pirate. « *Barbe Noire* », explique fièrement un petit bout de papier, « *le plus grand de tous les pirates* ». Un perroquet affublé d'un tricorne est brodé sur les couvertures. Sous le lit...

Sous le lit, un petit garçon pleure en silence. La jolie réalité qu'il avait réussie à métamorphoser s'en est allée. *Ne fais pas de bruit*, qu'on lui a dit. Quelle importance ? La pièce est bien trop bruyante pour qu'on le remarque.

Sur le tapis, ils sont deux. Maman est là. Maman sereine. Maman sirène, avec ses longs cheveux blonds et ses drôles d'écailles qui lui colorent le corps. Elle a les poignets bleus, le cou violet et une joue jaune. Elle est belle, maman, et elle est courageuse. Elle ne se plaint pas. Elle n'en parle pas. Elle peut gérer toute seule.

Elle maintient ses bras contre son visage et attend que ça passe. Ca finit toujours par passer, et puis, après, elle a toujours le droit à des excuses. Personne ne touche jamais à Anselme, alors, ce n'est pas si grave, n'est-ce pas ?

N'est-ce pas ?

Mots : 1365